Vieilles chansons du pays d'Imerina, Exemplaire de Léon Cayla

Auteur(s) : Rabearivelo, Jean-Joseph

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

26 Fichier(s)

Citer cette page

Rabearivelo, Jean-Joseph , Vieilles chansons du pays d'Imerina, Exemplaire de Léon Cayla, 21/04/1939.
Claire Riffard, équipe francophone, Institut des textes et manuscrits modernes (CNRS-ENS) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).
Consulté le 24/04/2024 sur la plate-forme EMAN :
https://eman-archives.org/francophone/items/show/3737

Description & analyse

DescriptionExemplaire ayant appartenu à Léon Cayla, communiqué à Claire Riffard par sa petite-fille, Élisabeth Matak. Qu'elle en soit ici remerciée.
AnalyseAchevé d'imprimer le 11 mars 1939. Il a été tiré de cet ouvrage, extrait de *La Revue de Madagascar* n°25, 135 exemplaires sur papier pur fil Lafuma.

Informations générales

LangueFrançais
Nature du documentEdition originale
Collation54 pages.
État général du documentBon

Informations éditoriales

PublicationImprimerie officielle

Présentation

Date21/04/1939
GenrePoésie (Recueil)
Mentions légalesConsultable sur internet. Copie et impression interdites.
Éditeur de la ficheClaire Riffard, équipe francophone, Institut des textes et manuscrits modernes (CNRS-ENS) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)
Notice créée par Claire Riffard Notice créée le 11/01/2021 Dernière modification le 01/09/2022

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/francophone/items/show/3737?context=pdf

JEAN-JOSEPH RABEARIVELO

VIEILLES CHANSONS DES PAYS D'IMERINA

PRÉCÉDÉES D'UNE BIOGRAPHIE DU POÈTE MALGACHE

PAR

ROBERT BOUDRY

TANANARIVE
IMPRIMERIE OFFICIELLE

MDCCCCXXXIX

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/francophone/items/show/3737?context=pdf

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/francophone/items/show/3737?context=pdf

JEAN-JOSEPH RABEARIVELO

VIEILLES CHANSONS DES PAYS D'IMERINA

PRÉCÉDÉES D'UNE BIOGRAPHIE DU POÈTE MALGACHE

PAR

ROBERT BOUDRY

TANANARIVE
IMPRIMERIE OFFICIELLE
—
MDCCCCXXXIX

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Francophone/items/show/3737?context=par

au Gouverneur Général
Léon Cayla, dont la bienveillance
et la générosité, qui se sont si
souvent manifestées en faveur de
J. J. Rabearivelo,
ont permis d'
adresser cet
hommage posthume
au premier poète
malgache d'
expression française.

Rasoudry
Tananarive
21. 4. 39

JEAN-JOSEPH RABEARIVELO

POÈTE MALGACHE.

Dans l'après-midi du 22 juin 1937, avant de mettre fin à ses jours au cours d'une crise de dépression profonde (1), Jean-Joseph Rabearivelo, écrivant ses dernières volontés, émettait le désir que la Colonie acquît un jour, pour les éditer, ses *Vieilles Chansons des pays d'Imerina*. C'est pour répondre à ce vœu suprême d'un poète qui incarna l'âme des Hauts-Plateaux que *la Revue de Madagascar* publie aujourd'hui l'un des manuscrits inédits qu'il laissa.

Rabearivelo fut le premier et reste le meilleur des poètes malgaches d'expression française. Nul mieux que lui ne sut allier dans ses œuvres à une profonde connaissance de notre culture la façon de sentir et la fraîcheur d'expression d'une

(1) Le lecteur qu'intéresserait la personnalité de Rabearivelo et qui serait curieux de connaître les circonstances de sa mort, trouvera dans le numéro du *Mercure de France* en date du 15 septembre 1938, des renseignements et des documents sur le suicide du poète.

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/francophone/items/show/3737?context=pdf

race dont la langue est riche en images et en proverbes. Le fait qu'au moment de sa mort, il se trouvait en pleine évolution littéraire et nourrissait de nombreux projets, prouve qu'on pouvait faire fonds sur son avenir et qu'il n'eût pas manqué, avec le temps, de parfaire une œuvre qui, telle qu'elle est, tient sa place dans la poésie de notre époque.

Jean-Joseph Rabearivelo — il se prénommait en réalité Joseph-Casimir — naquit à Tananarive, à la clinique du Docteur Villette, dans le quartier d'Isoraka, le 4 mars 1901, et non, semble-t-il, en 1903, comme il tendait à le faire croire. Sa famille était originaire d'Ambatofotsy (1), petit village situé au nord de Tananarive, à peu près à mi-chemin entre Ambohimanga, capitale spirituelle de l'ancienne monarchie hova, et la capitale véritable, comme si le destin avait fait naître le poète malgache dans l'un de ces lieux d'élection où se situera plus tard son climat, entre le sommet où vit la réalité et celui où souffle l'esprit. C'est dans ce même Ambatofotsy qu'il est enterré dans le tombeau ancestral enfoui parmi les herbes, au milieu d'un petit enclos ceint de murs épais de terre rouge, près du fossé du village où poussent côte à côte caféiers et mûriers.

Sa mère Rabozivelo, qui épousa par la suite un tailleur, l'avait eu lorsqu'elle était encore très jeune, et elle n'eut pas d'autre enfant que lui. Cela explique l'amour, le dévouement qu'elle lui témoigna et qu'elle poussa jusqu'au sacrifice. Elle appartenait à une caste noble, celle des enfants de Ralambo, ancien roi d'Imerina, possédait des rizières et des bijoux qu'elle n'hésita

(1) Ambatofotsy signifie en malgache *à la pierre blanche*.

Jean-Joseph Rabearivelo.

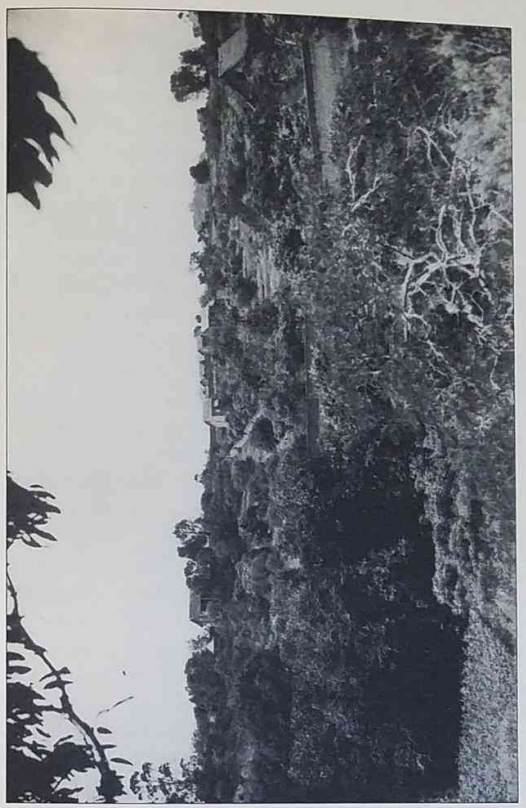
Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Francophone/items/show/3737?context=par

pas à vendre pour aider son fils à acheter les livres qui lui étaient nécessaires. Elle ne parlait pas le français et son mérite n'en est que plus grand d'avoir cru en la vocation du poète.

A cinq ans, Rabearivelo entra à l'école des Frères d'Andohalo à Tananarive. Toujours dans cette même ville, il fréquenta ensuite l'Ecole supérieure de Faravohitra, puis le Collège Saint-Michel, à Amparibe, qu'il quitta à l'âge de treize ans. Il fut renvoyé, dit-il lui-même, pour indiscipline, après avoir songé à entrer dans les ordres, et fait un peu de latin. Ses études étaient finies. Aussi ne peut-on qu'être frappé, lorsqu'on mesure l'étendue de ses connaissances — il écrivit non seulement en français et en malgache, mais aussi en espagnol — de l'effort considérable qu'il dut accomplir, une fois sorti de l'école, pour atteindre un degré de culture auquel bien peu d'hommes, dans la Colonie, ont été capables de parvenir.

Il commença par remplir des fonctions de secrétaire auprès du chef de canton d'Ambatolampy. Il y resta trois ou quatre ans. On le retrouve ensuite à Tananarive comme dessinateur en dentelles chez Mme Gouverneur, à qui il dédia des poèmes, puis employé au Cercle de l'Union, qui tenait alors ses assises rue Bergé.

Il reste ensuite un certain temps sans emploi fixe. Il commence à écrire des poésies et collabore à une feuille bilingue, le *Journal de Madagascar Franco-Malgache,* dans laquelle il signe des chroniques du nom romantique d'Amance Valmond, nom qu'il reprendra plus tard dans la revue *Capricorne*. Sa connaissance de la grammaire française est encore hésitante. Une pièce de théâtre qu'il écrivit en 1921 en témoigne curieusement. Pour l'assurer, il se met, sur le conseil d'un ami, à donner des leçons



AMBATOFOTSIKELY, VILLAGE NATAL DE J.-J. RABEARIVELO.

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/francophone/items/show/3737?context=pdf

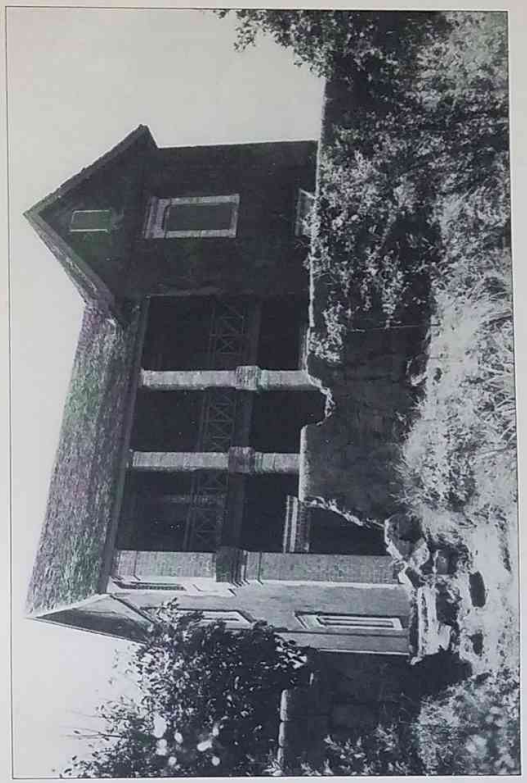
de français, le meilleur moyen pour apprendre étant souvent d'enseigner. Cette nouvelle profession exerça une influence considérable sur sa vie, puisque sa première élève fut la fille de Razafitrimo, photographe à Tananarive, Mary, qu'il épousa par la suite.

C'est vers cette époque, en 1923, l'année de la Foire de Tananarive, qu'il publia dans une revue polyglotte de Vienne, *Anthropos,* une étude en français sur la poésie malgache, étude qui lui fut largement payée. Ce succès décida de sa vocation littéraire.

En 1924, il entre comme correcteur d'épreuves chez M. Louis Dussol, à l'Imprimerie de l'Imerina, emploi qu'il ne quittera plus. C'est là, devant une table étroite, que je l'ai vu bien souvent, petit, mince, discret, le cheveu abondant et frisé, étrangement auréolé par la lumière qui l'éclairait par derrière ou de côté, la bouche crispée dans un sourire amer, la tête penchée sur les morasses fraîches du journal *la Tribune de Madagascar,* quand il ne rêvait pas à quelque poème dans le tumulte des machines. Il resta à cette table jusqu'à la veille de sa mort.

En 1926, il se maria, mais la célébration religieuse de son mariage n'eut lieu que quelques années après. De sa femme Mary, qui lui fut une compagne douce et docile, il eut cinq enfants. L'aîné, Solofo, qui manifestait dès son jeune âge des dons de peintre, a actuellement une douzaine d'années et fréquente l'école Flacourt.

La vie de Rabearivelo tient en peu de lignes. Il mena l'existence sédentaire d'un petit employé malgache qui fréquente ses amis la semaine et s'en va parfois le dimanche à la campagne en partant très tôt pour attendre la voiture publique dans

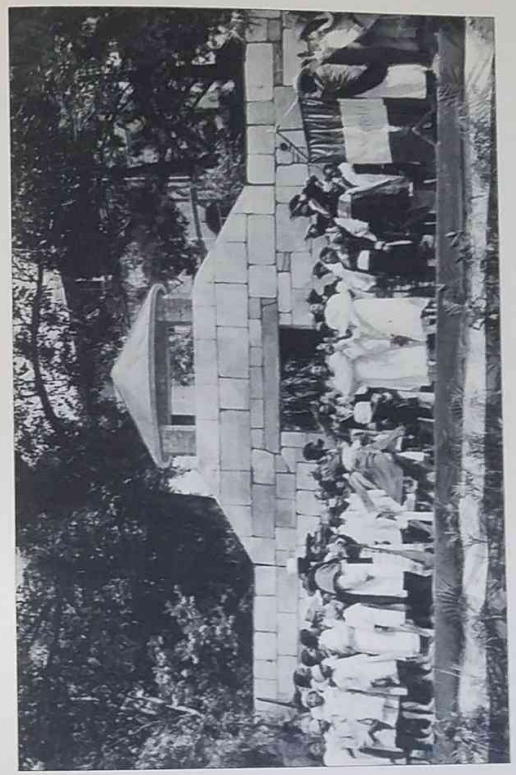


Maison ayant appartenu a la mère de J.-J. Rabearivelo.

laquelle il s'entassera avec toute sa famille. Il affectionnait particulièrement le coin d'Ampefy, sur la rive ouest du lac Itasy, et surtout Amboatany, colline voisine de celle d'Ambohimanga. Il y possédait un terrain et rêvait, lorsqu'il aurait gagné de l'argent avec la littérature, d'aménager ce coin demeuré sauvage.

Pendant les dernières années qu'il vécut, on suit aisément les moindres événements de son existence dans le journal qu'il laissa et qu'il intitule *Calepins bleus, témoins secrets, pythagoricques*. Cet ouvrage, le plus intéressant pour connaître la personnalité de Rabearivelo, et sans doute aussi le meilleur et le plus humain qu'il ait écrit, est considérable puisqu'il ne compte pas moins de dix-huit cents pages manuscrites, réparties en quatre volumes reliés. Il commence en 1933, mais fait suite à cinq tomes antérieurs que le poète avait lui-même détruits à cette date. Rabearivelo cite parfois des passages retrouvés de cet ancien journal qui remonte au moins à 1924.

Dans ces *Calepins bleus*, Rabearivelo trace de lui-même un portrait nuancé. Il le fait avec le désir de s'exprimer en toute sincérité, mais aussi avec le souci de dresser aux yeux du lecteur futur, auquel il pense sans cesse sans jamais l'avouer, l'image qu'il veut laisser de lui-même et qu'il s'applique à modeler d'après ses héros préférés, Baudelaire et Casanova. Aussi, cette œuvre, qui reflète au début la sérénité de l'homme de lettres occupé à produire et à réfléchir sur les œuvres d'autrui, s'oriente-t-elle à la fin vers l'inquiétude. Les confidences deviennent plus âpres et plus espacées. La vue du poète baisse et il s'en afflige. Sa santé supporte moins bien les excès qu'il commet. On sent dans les pages qu'il écrit une tension constante



Au Théâtre de Verdure d'Amohidiatovo : Une scène de «Aux Portes de la Ville».

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/francophone/items/show/3737?context=pdf

de l'esprit, non seulement pour s'exprimer avec une précision et une profondeur croissantes, mais aussi pour accentuer l'idée qu'il se fait de lui-même, et veut imposer aux autres, celle d'un de ces héros romantiques qui naissent et meurent au lendemain des grandes tourmentes, aux environs de 1830 comme après 1920.

Il possède «obscurément», dit-il, une âme à la Jean-Jacques, et justement les prénoms qu'il se choisit tendent à créer par leurs initiales une confusion avec ceux de Rousseau. Ses *Calepins bleus* rappellent parfois, par leur nudité, les *Confessions* du Génevois et *Si le Grain ne meurt*, d'André Gide, qu'il place au premier rang des auteurs d'aujourd'hui.

Avide de jouir de tous les plaisirs temporels, orgueilleux et fier, il souffre de ne pas atteindre assez vite à la gloire, comme il déplore son impécuniosité. Il exalte son *moi* et ramène tout à sa personne. Il se lie et se brouille avec facilité. Il est susceptible comme tous les poètes, car l'imagination l'emporte. Le temps qu'il ne passe pas à son travail ou à ses plaisirs, il le consacre à la littérature qui prend dans son existence et dans sa pensée une place exclusive. Il vit, à proprement parler, de cette littérature dont il aspire à connaître toutes les manifestations, et, à la minute suprême de sa mort, c'est encore à elle qu'il demande une dernière joie, quand, après avoir écrit un poème, il envoie «un baiser aux livres de Baudelaire».

Il lit beaucoup et de tout, aussi bien en français qu'en espagnol. Il entre en relations épistolaires avec des écrivains du monde entier. Il manifeste une joie puérile lorsqu'il reçoit ou expédie un courrier important. «J'ai écrit près de trente lettres, note-t-il, la moitié du courrier.» Quand il ne reçoit rien, il se désole : «Je suis seul et triste, je n'ai rien eu; je me sens

J.-J. Rabearivelo au milieu des interprètes d'«Imaitsoanala».

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/francophone/items/show/3737?context=pdf

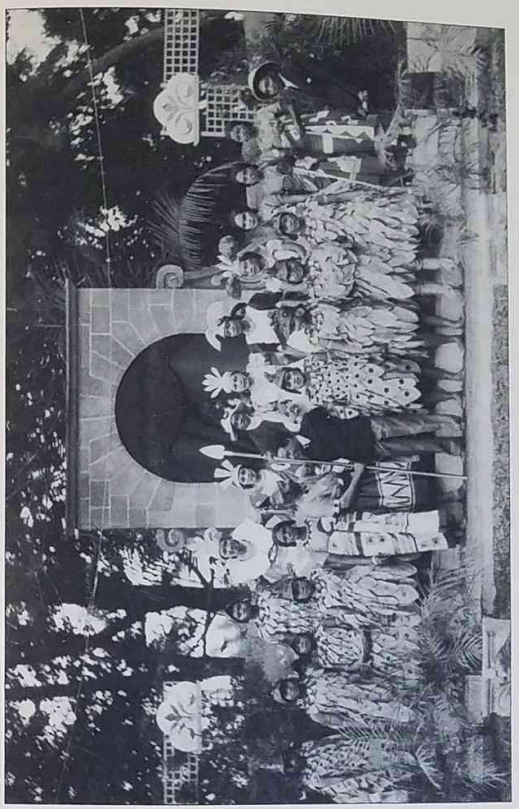
abandonné, oublié. J'en souffre atrocement.» Cette correspondance de l'homme de lettres, n'est-ce pas le chemin qui mène à la notoriété, à la gloire ?

L'un des traits qui frappent, lorsqu'on se penche sur l'existence de Rabearivelo au cours de ses dernières années, c'est, en même temps que l'appétit de jouissance qui le pousse, au détriment de son équilibre physique et intellectuel, appétit qui finira par avoir raison de lui et de son œuvre, son goût marqué pour l'astrologie. Il est obsédé par l'idée qu'il est né sous le signe de Mars et que ceux qui sont martiens comme lui périssent de mort violente, que ce soit Verhaeren, Fagus, ou encore ce chirurgien de Tananarive, Davioud, qui se tua en avion. «Etre un astrologue et peut-être un jeteur de sorts», écrit-il pensivement.

La mort tient une grande place dans son esprit. Un vers de Toulet revient souvent sous sa plume :

Mourir comme Gilbert en avalant sa clé.

La mort qu'il envisage, c'est celle qui l'incorporera à la «terre des ancêtres», celle qui lui apportera la solitude suprême de l'esprit après l'agitation de la vie. En songeant ainsi à elle, il se montre bien, comme il le souhaite «seulement, uniquement, purement malgache». Il projetait d'écrire un *Antée*, œuvre qui serait capitale pour lui, et constituerait en quelque sorte «son Prométhée». Il voyait dans le mythe du géant qui lutte avec les puissances supérieures et recouvre ses forces chaque fois qu'il reprend contact avec le sol, sa propre image, celle du poète qui demande sans cesse à la terre des ancêtres des images ou des idées qu'il transporte dans le ciel de la poésie, et qui finit par



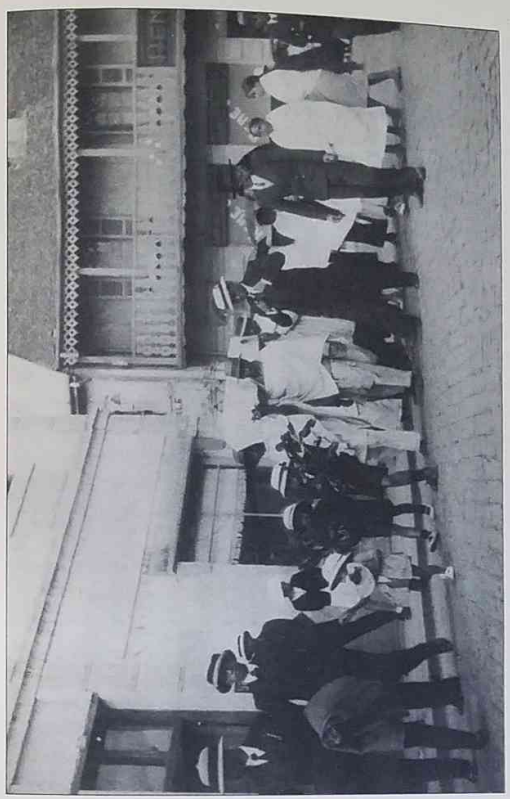
Au Théâtre de Verdure d'Ambohijatovo : Une scène d'«Imaitsoanala».

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/francophone/items/show/3737?context=pdf

succomber «dans l'azur, constellé de ses œuvres, lesquelles ont raison de lui et le tuent, puisque le détachant de la Terre». Une phrase de lui, dans *le Bijou rose et noir* témoigne bien de toute l'importance qu'il attache à la mort et montre ce qu'il attend d'elle, laissant ainsi présager la signification profonde qu'il donnera à la sienne : «Le poète, écrit-il, celui qui vit toute sa vie de sa mort, sur les réserves hypothétiques de celle-ci.»

Cette hantise de la mort, il la subit de bonne heure, puisque, dès 1929, il rédige ses dernières volontés, et qu'en 1934 il songe au suicide, mais c'est après le deuil qui le frappa, au début de novembre 1933, qu'elle s'accentua et tourna à l'obsession. Dans des circonstances qui ne furent pas éclaircies, il perdit sa fille préférée, Voahangy, âgée de trois ans. Il ne s'en consola jamais. Le souvenir de la petite morte le poursuivit jusqu'au dernier moment. Il projette d'écrire des livres dont le sujet principal est le décès de l'enfant et sa douleur de père. Trois ans et demi après l'avoir conduite au tombeau ancestral, dans le dernier poème qu'il écrit une heure avant de se donner la mort, c'est l'appel de sa fille qu'il entend, et c'est à elle qu'il demande de le guider jusqu'à ce même tombeau, «dans la fin immense», espérant goûter «quelque charme» à être conduit par elle.

Jean-Joseph Rabearivelo s'exerça dans presque tous les genres littéraires. Il collabora aux principaux journaux français et malgaches de l'Ile, ainsi qu'à de nombreuses revues, au *Mercure de France,* à *18° latitude sud,* au *Journal des Poètes,* à *Capricorne, Rythme et Synthèse, Sagesse,* à *la Revue de Madagascar* entre autres. Il eut des œuvres publiées dans les revues mauriciennes *Zodiac* et *l'Essor,* car il voyait en Maurice «la terre de ses



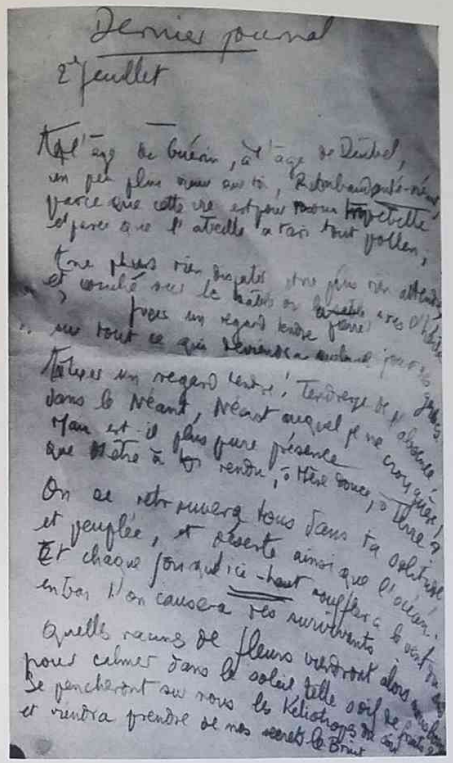
L'enterrement de J.-J. Rabearivelo.

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/francophone/items/show/3737?context=pdf

rèves après l'Océanie». Il en eut même qui parurent en Amérique du Sud. Il fut correspondant local des *Nouvelles Littéraires* et, en 1936, il écrivit dans le journal *le Jour* un grand article sur Victor Hugo. Il composa des nouvelles demeurées inédites, un roman également inédit, *l'Aube rouge*, une anthologie de la poésie malgache, non publiée, et en collaboration avec Eugène Baudin, un volume de documentation locale, *Tananarive, ses rues, ses quartiers*. En 1934 il publia le premier calendrier éphéméride rédigé en malgache.

Il s'essaya au théâtre en transportant à la scène une sorte de revue de la vie et des anciennes mœurs locales, *Aux Portes de la Ville*, et une légende tirée du folklore, *Imaitsoanala, Fille d'oiseau*. Il eut le plaisir de voir ces œuvres montées par les soins de la municipalité de Tananarive et jouées en malgache, au cours de fêtes populaires, sur le théâtre de verdure du jardin d'Ambohijatovo. Mais si l'on ne tient pas compte de ses *Calepins bleus*, dont l'importance et le caractère personnel empêchent la publication, c'est en poésie qu'il donna le meilleur de lui-même. Il fit paraître de nombreux poèmes en malgache et traduisit dans sa langue natale de nombreux poètes étrangers. C'est ainsi qu'en 1924, il donna au *Journal de Madagascar Franco-Malgache* une traduction du *Corbeau*, d'Edgar Poë.

En français, il fut d'abord disciple de Pierre Camo, qu'il appelle «son premier et son dernier ami». Il commença par écrire des vers réguliers et publia successivement *la Coupe de Cendres* en 1924, *Sylves* et *Volumes* en 1927. Il vint ensuite au vers libre, mais il éprouva un véritable scrupule à trahir ses anciens dieux. C'est au point que son premier recueil de vers libres et l'un de ses meilleurs, *Presque-Songes*, porte cette



Fragment du dernier poème écrit par J.-J. Rabearivelo le jour de sa mort.

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/francophone/items/show/3737?context=pdf

excuse : poèmes hova, traduits par l'auteur. En réalité, l'ouvrage a été écrit directement en français. Les *Cahiers de Barbarie*, de Tunis, ont publié l'une de ses dernières œuvres, *Traduit de la Nuit*, où le poète évolue dans un monde extra-terrestre. Les *Chants pour Abéone* ont paru peu de temps avant sa mort chez Henri Vidalie, à Tananarive. D'autres recueils, tels que *Trèfles* et *Vieilles Chansons des pays d'Imerina* attendaient l'impression. Si l'on ajoute à cette énumération les œuvres qui ne sont qu'ébauchées, on constate que Rabearivelo fournit au cours de sa courte vie un travail littéraire considérable.

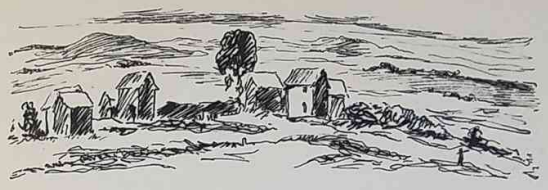
Les *Vieilles Chansons des pays d'Imerina*, dont *la Revue de Madagascar* publie aujourd'hui le texte intégral, se réfèrent à ces *hain-teny* malgaches auxquels Jean Paulhan consacra il y a quelques années une étude. L'ensemble forme un recueil de courts poèmes en prose, conçus le plus souvent sous forme de petits discours ou de dialogues, suivant une esthétique semblable. On y trouve d'anciens *hain-teny* devenus classiques que l'auteur se borne à transcrire dans notre langue, d'autres modernes, parmi lesquels il est malaisé de distinguer ceux qui sont originaux de ceux qui sont empruntés, d'autres enfin qui sont des paraphrases ou des adaptations. La valeur d'un *hain-teny*, dont la formule n'est point rigide, réside dans la poésie et l'esprit que celui qui le raconte ajoute au thème ordinaire pour l'adapter aux circonstances. Aujourd'hui encore les journaux malgaches et les *mpilalao*, ces danseurs-chanteurs des Hauts-Plateaux, recourent volontiers à ce mode d'expression imagée pour peindre l'espoir des jeunes gens en mal d'amour ou la déception des amants qui se séparent. A ce fonds s'ajoutent des proverbes ou *ohabolana* et des *karajia*, ensembles de mots et

de phrases sonores et imagés, qui sont souvent sans signification précise et qui se répétaient jadis aux veillées sur les tombes. Un même esprit anime ces poésies, esprit qu'on retrouve dans les *haï-kaï* et les pantouns malais. Le sens, parfois subtil, s'enveloppe dans une poésie délicate ou se dissimule derrière un symbolisme recherché. Ces *Vieilles Chansons*, puisées aux sources mêmes de la tradition des Hauts-Plateaux, évoquent et fixent ce qui constitue l'essentiel de la poésie de l'Imerina, le précieux et le familier, le mythique et le réaliste.

En songeant à l'heure de sa mort à faire publier ces pages consacrées à la terre et à l'esprit des ancêtres, Rabearivelo demeurait fidèle à son destin. Devenu français de culture et d'expression, il restait malgache d'inspiration et de sentiment. Il ne pouvait pas mieux servir par-delà le tombeau cette terre qui l'avait porté, et sur laquelle, quelque jour sans doute, un *tsangambato*, l'une de ces pierres commémoratives qui s'élèvent, hautes et frustes, sur les mamelons chauves, rappellera au voyageur le nom du poète qui fut le chantre de l'Imerina, et introduisit le premier un nom malgache dans la littérature française.

Robert Boudry.

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/francophone/items/show/3737?context=pdf



VIEILLES CHANSONS

DES PAYS D'IMERINA.

I.

DITES, ô jeunes sœurs qui vous reposez à mi-chemin, là-bas, de cette montée : que vous a-t-elle dit à mon intention, la grande sœur, au pied de la côte ?

— «Je me suis baignée au moment du repiquage, a-t-elle dit pour le premier né, et ne pourrai venir comme les autres.»

— Ce sont là paroles d'une oublieuse déjà; mais de moi qui suis encore triste, cela ne peut être le message ! Le riz lui-même est triste de la viande, ô jeunes sœurs; et moi, de penser à elle, m'ôte le sommeil ! Depuis que je me suis séparé de cette femme mienne-là, comme je suis devenu fou au point de ne plus savoir compter : deux enfants deviennent trois,

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/francophone/items/show/3737?context=pdf

trois enfants deviennent deux ! Comment parvenir au suprême renoncement ?

— «Mâchez, mâchez, a-t-elle dit, un bout de votre lambe; buvez, buvez de l'eau chaude; poussez, poussez un énorme bloc rocheux et allez au sommet du tombeau car c'est là que se cachent les cinq hommes qui ne se peuvent parler et les sept femmes qui se sont dépouillées de leurs parures !»

— Je vais délimiter ainsi la terre qui reviendra à cette femme : elle partira du Bois-Joli vers le sud, et de la Cité-des-Mille, vers le nord. Si plus tard j'avais cherché sans avoir rien trouvé et avais demandé sans avoir rien obtenu, je reviendrais encore deviser avec vous.

II.

Si les grands garçons, dit-on, sont vite enclins au remords, c'est qu'ils savent lever les yeux vers le ciel quand on les réprimande; si les petits garçons ne sont guère sujets au remords, c'est qu'ils s'obstinent à ne considérer que la terre quand on les réprimande.

III.

— Puis-je entrer ? Puis-je entrer, mère, ô femme de mon vieux père ?

— Un peu plus loin, là, dans le nord, ô premier-né, ô fils de mon époux !

— Je me contenterai de me tenir debout et de m'appuyer

un peu au mur, ô mère, dit-il. Ces bêches qui sont, là, dans le coin, ô mère, poursuit-il, on ne s'en est pas encore servi, et elles sont déjà ébréchées !

— Ce sont, ô premier-né, deux perles corallines en devenir. L'une, on l'aime; et l'autre, on ne s'en sépare pas.

IV.

Cette canne qui est à moi, je l'ai eue de Celui-que-le-roi-a-comblé-de-beaux-honneurs. C'est un enfant d'hommes splendides. «Ah ! puissiez-vous vivre loin de toute maladie !» m'a chargé de vous dire Celle-qui-ne-voit-contre-quoi-vous-changer. «Tant qu'il sera constant dans sa possession, a-t-elle dit aussi, je n'aurai nulle paresse d'être sienne.» «Tous ceux qu'entoure le vent pouvaient avoir depuis longtemps tari, un jour, la source de leurs conversations, et la lune ne plus être qu'un vain mensonge; nos confidences, elles, a-t-elle conclu, rien ne les interrompra pour une bonne demi-journée.»

V.

— Dites, ô fouillis d'herbes; dites, ô dôme de fougères, La-plus-belle-de-toutes a-t-elle passé ici ?

— Elle a passé ici hier, elle a passé ici avant-hier.

— Et ses paroles, que furent-elles ?

— «Rappelez-celui-qui-s'est-trompé-malgré-lui ! Son ventre parle seul et à lui-même, et des herbes poussent dans ses yeux.

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/francophone/items/show/3737?context=pdf

— Or, quoi ? O Celle-qu'on-achète, seriez-vous orgueilleuse parce que noble ? Seriez-vous méchante parce que vache à lait ? Disposeriez-vous tout ensemble et du sort de la terre et du sort du jour ? Or, quoi ? O Fille-du-fleuve-délité, l'on s'est à peine conté fleurette, et vous parleriez déjà d'argent ?

— Je suis comme les pieds d'un bœuf coupé : je ne suis pas jolie, mais comment taillée ! Comme une sauterelle des bois : jeune et bien conformée, à la fois morceau gros et belle robe !

XXIII.

— Abaissez-vous, abaissez-vous, ô collines, là-bas, à l'ouest, que je puisse voir de loin ces perles de corail enfilées, ces perles d'étain fondues ! Est-il fondu, ce que vous aviez au cœur, Madame, pour que se fonde ce que j'ai au ventre ? Ce lambe mien-ci, je ne permettrai jamais à l'eau de l'emporter; je ne le battrai jamais contre la pierre.

— Qui refuserait de mourir ? Seuls ceux qui n'ont pas d'amour sont vaincus.

XXIV.

Ces eaux, ces eaux, ces eaux, là-bas, au nord de la maison de mon grand frère : avant de déborder, elles n'ont pas écumé; après s'être retirées, elles n'ont pas montré leur lit de sable.

Les consultations entre parents sont finies; restent celles entre amoureux.

XXIII. — Ce lambe mien-ci, je ne permettrai jamais à l'eau de l'emporter; je ne le battrai jamais contre la pierre.

XXX.

— Est sereine la Roche-des-nobles quand ceux des régions sakalaves mènent paitre leurs bœufs. La terre qu'on caresse a le parfum de l'argent; la terre où Elle se pose a le parfum de l'amour.

— Or quoi ? le vent lui-même qui flotte entre terre et ciel comprend lorsque la poule est au point d'abandonner ses poussins; et moi, fils d'homme, ne devinerais-je pas tout quand déjà l'amour s'apprête à s'acheminer seul ?

XXXI.

— Où peut-on trouver deux étangs bleus ?

— C'est là, au nord de la maison de mon père, qu'il y a deux étangs bleus. Il s'est pondu cent œufs, et c'est mille qui ne pourront pas s'écaler !

— Caille levée, oiseau affolé : c'est moi qui pensais venir, et c'est vous qui êtes accourue !

— Parlez franc et selon votre cœur, jeune homme, pour ne point faire douter ce qu'il y a dans le mien !

— En vérité, si nos amours se rencontrent et que la politesse que nous échangeons ne soit pas intéressée, que ne me dites-vous : «Entrez, Seigneur» ?

XXXII.

— Qui est là, au nord du foyer ?

— C'est moi, Celle-qui-a-un-visage-d'argent-et-un-port-noble.

— Qui est là, à l'ouest du foyer ?

— C'est moi, La-bleue-et-noire-que-mille-hommes-ne-peuvent-avoir.

— Que mes actes n'offensent pas vos coutumes et que vous ne me maudissiez pas, Madame ! Mais je vais faire sortir celle qui est dans la maison et ferai entrer celle qui est dans la cour !

— Dites-lui, dans ce cas, Monsieur, d'entrer silencieusement; j'inviterai, de mon côté, Celui-qu'il-est-difficile-d'abandonner !

XXXIII.

— Qui est là, au nord du foyer ?

— C'est moi, Celle-qui-a-un-visage-d'or.

— Qui est là, à l'ouest du foyer ?

— C'est moi, La-fine-et-crépue qui chasse le remords.

— Ses deux mains sont pleines d'oranges; je lui en demanderais bien, mais j'ai honte d'elle. Si pourtant j'écoutais trop ma honte, l'eau en arriverait à ma bouche !

— Qui écoute trop sa honte n'aura rien; qui craint ses responsabilités n'aura pas ce qu'il désire !

XXXIV.

Demi-soupir, fleur imaginaire, la fille était venue à ma rencontre quand l'idée vint à ses parents de l'en empêcher. Je lui adressai de belles paroles, elle ne me répondit pas; je marchai sur un coin de son lambe, elle ne daigna pas se retourner !

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/francophone/items/show/3737?context=par

XXV.

Un seul coup de fusil au village des dieux, une salve continue là où l'on consacre les idoles, puis une traînée de fumée encore au village des dieux. Si c'est aux rochers qui obstruent le bleu du ciel qu'on pense, je ne suis pas l'aîné mais bien le cadet. Si cependant il ne s'agit que de consultations entre parents, accueillez-moi : nous sommes parents.

XXVI.

— Puis-je entrer ? puis-je entrer, ô Belle-prétentieuse ?

— Entrez, entrez, jeune homme ! Vous venez trop [si] souvent que je doute fort que vous finissiez par devenir le maître ! Et puis est-ce vraiment vous qui m'aimez ou bien le mari d'une autre femme ? Si je suis aimée par le mari d'une autre femme, il vous faut voir en moi comme un peu de feu sur la tête ! N'écoutez plus alors ce qu'en pourrait dire le Roi, n'écoutez pas ce qu'en pourrait dire le peuple ! Et si bien vous m'aimez, jurez-le devant un tombeau de Vazimba : que le premier de nous deux qui trahira ait la moitié du corps impotente !

XXVII.

Je figure les yeux, vous les oreilles : vous m'écoutez; moi, je vous regarde. Je suis le trébuchet, vous les morceaux de

piastres : si vous m'abandonnez, le poids ne peut qu'y perdre; si c'est moi qui vous abandonne, vous serez rouillé.

XXVIII.

— Un seul coup de tonnerre dans l'Ankaratra, et les orchidées d'Anjafy fleurissent, et pleure et pleure la Fille-de-l'Oiseau-bleu, et ricane et ricane Celui-qui-ne-craint-pas-le-châtiment-du-mal !

— Châtiment de meurtre ? qu'il y soit sursis ! Châtiment d'amour ? qu'il soit appliqué !

— Si c'est un voile de tête qui ne sache faire ressortir la beauté, si c'est une façon de se draper qu'on ne puisse porter publiquement, allez donc rentrer chez vous : la nuit tombera avant l'heure !

XXIX.

— Œuf de crécerelle au beau milieu du ravin : je t'ai invitée à revenir; t'a invitée aussi à revenir Celui-qui-saura-se-consoler.

— Qu'ils sachent tous se consoler, les libertins, car le cœur compatissant est parti !

— Douze sont les collines : jouez-y de la flûte, jouez-y du violon ! Et toi, ô mon esprit, force-moi à rentrer de peur que ne me rende fou une femme qui ne me regrette pas !

Vous vieillirez là, vous et le remords : nous et l'amour, nous rentrerons chez nous !

XXXV.

— Cette pirogue qui vogue là, au milieu des joncs, elle cherche à nous perdre, moi et mes effets, moi et mes rames !

— C'est le jeune-homme-jaune qui est fou : il laisse traîner la femme qu'il aime !

XXXVI.

Rendez, rendez hommage à la Cité-des-Mille; ne manquez, ne manquez pas à la Belle-Colline ! Qu'elles sont étranges, les jeunes femmes d'Iarive : à peine s'est-on croisé que déjà elles disent : «Donnez-moi de l'argent !» Allons plus loin si nous voulons chercher femme : si les fruits des figuiers ne nous rassasient là-bas, au moins jouirons-nous de l'ombrage dispensé par les feuilles.

XXXVII.

C'est sur les pignons d'Inde que les poules aiment à déposer leurs fientes; c'est le mouton albinos que les chiens aiment à poursuivre : innombrables sont ceux qui ont de beaux yeux et qui me désirent, et c'est celui qui a de grosses lèvres qui tournerait autour de moi ?

XXVIII. — Un seul coup de tonnerre dans l'Ankaratra.

Je rentrerai étant triste de lui; je rentrerai pour ne pas encourir le mépris des hommes.»

VI.

— Qui va là ? Est-ce Celle-dont-les-pas-résonnent-des-jours-entiers ? Est-ce Celle-qu'il-est-difficile-d'interroger ?

— Ce n'est ni Celle-dont-les-pas-résonnent-des-jours-entiers, ni Celle-qu'il-est-difficile-d'interroger ! Mais je suis la femme d'un autre, et des jours entiers je dois être soumise ! Je suis aussi la femme d'un autre, et je n'aime pas trop qu'on me parle de nos secrets ! Plantez donc un pied de figuier : peut-être son ombrage me ferait-il venir ! Plantez des pieds de ricin : peut-être parviendriez-vous à me retenir ! Plus me plaît de longuement marcher avant d'avoir la cruche pleine, que d'emporter tout de suite une cruche à moitié vide !

— Si vous m'offrez des fruits verts, je vous en proposerai qui sont amers !

VII.

— Qui donc vient, là, du Rocher-coutumier ? Est-ce le Palmier-aux-fruits-mensongers ou le Panier-aux-devoirs ?

— Je ne suis ni le Palmier-aux-fruits-mensongers ni le Panier-aux-devoirs : je suis la Piastre-à-échanger — pouvez-vous faire le point ? J'ai vainement essayé d'oublier la première, et en [ai] vainement essayé d'autres : de regrets je n'ai pu dormir !

XVII. — Si vous êtes étonné, moi, je suis surprise.

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/francophone/items/show/3737?context=pdf

XXXVIII.

La-Belle-exilée et le Géant faisaient battre des taureaux sur la cime de la Colline-escarpée.

Le Géant avait fait venir mille mâles d'une forêt de palmiers; la Belle-exilée, elle, avait tout fait pour avoir le seul Dôme-d'or.

N'aurais-tu plus d'amoureux pour errer ainsi sans but ? Aurais-tu perdu celui que le Sort avait promis, pour rôder ainsi partout ?

Qui a peu de bois morts aura le riz mal cuit; qui n'a qu'un bout de lambe sera mangé par la gelée.

Dussé-je franchir la haie et briser le brandon protecteur, je n'aurais point de cesse que je ne fusse près de la personne que j'aime !

XXXIX.

— Ces arbres, ces arbres, ces arbres là-bas, au flanc de la Belle-Colline : leurs troncs sont aussi nourrissants que s'ils étaient des tubercules; leurs fruits sont des fruits de patience.

— Patientez donc malgré la dureté des jours : la bien-aimée finira par venir !

— J'y penserai, et les jours passeront vite.

XL.

— Bouvreuils d'une même vallée, fleurs de tabac marron d'un même fossé circulaire : qui m'honore, je l'honorerai aussi;

qui me méprise, je le mépriserai à mon tour ! Adieu, feuilles d'ambaville : si l'on n'avait pas acheté l'amour, on ne l'aurait pas eu !

— Ne faites donc pas tant la fière près de la porte des hommes : vous n'êtes plus qu'un vieux lambeau d'étoffe si facile à déchirer !

XLI.

Je m'attendais à voir un bel homme venant du nord, et je me suis empressée de l'aller rencontrer avec sept calebasses de sel ! Or, je n'ai rien vu qui montât pour esquisser une figure, ni qui descendît pour figurer de beaux mollets : je n'ai vu que trois glandes inguinales — et de la grosseur, chacune, d'un mortier !

XLII.

Si j'étais fourmi, je ramperais; si j'étais oiseau, je volerais — et je serais comme une autre branche sur la cime de tel arbre, et de là je chercherais à voir de loin la fille de l'homme : serait-elle malade, serait-elle souffrante ? voici assez longtemps qu'on ne s'est vus.

XLIII.

— Grains de riz répandus donc, grains de riz répandus, grains de riz répandus, là-bas, dans le marais : ramassons-les ensemble, trions-les ensemble.

— *L'avoko* a beau avoir trois branches, la lune des rois a beau être [trois] fois nouvelle : je suis une petite à qui l'on a fait du mal, et, si je partais, je ne reviendrais plus !

XLIV.

Un seul coup de feu retentit au Village-des-dieux; si proche mais où rien ne s'entend est le Village-du-Géant; les brassées espacées s'exécutent Là-où-les-rives sont longues : mon père et ma mère ne manquent jamais d'un peu d'argent, et moi et mon amoureux, on ne nous trouble pas quand nous dormons.

XLV.

Le bruit des pas de Celle-qui-a-de-beaux-mollets retentit, et les jeunes hommes de demander : «La-belle-châtiée est-elle mariée ?»

— «Non, La-belle-châtiée n'est pas mariée; elle est là, debout, dans l'attente d'un amoureux.» Bien que la natte soit déjà étendue et qu'il y ait de l'argent mis de côté, qu'on arrête tout préparatif car le message du vrai époux est arrivé, et le message du vrai époux est pareil à un morceau de pierre sur la tête : tout ensemble il est douloureux et honteux.

XLVI.

Bouvreuil s'étant posé sur les joncs est La-liane : sa queue n'a pas été mouillée, ni ses pattes éclaboussées.

Pont d'argent, pont de corail suis-je, ô La-liane ! Nous n'avons pas encore marché ensemble : serions-nous déjà fatigués ? Nous n'avons pas encore mangé ensemble : serions-nous déjà rassasiés ? Vous vous retournez par devant comme les cornes du mouton, ô La-liane !

La tige de la citrouille : à peine mesure-t-elle un empan que déjà elle se tord !

XLVII.

— Puis-je entrer ? Puis-je entrer ?

— Qui est là ? Qui est là ?

— C'est moi, le premier-né de mon père et de ma mère.

— C'est le premier-né de son père et de sa mère ? Celui qui a des vêtements aux belles couleurs et qui porte haut la tête ? Celui qui sautille sur ses souliers et va se poser dans son palanquin ? Alors, entrez, jeune homme : le petit veau est bien attaché, et mon père et ma mère sont partis loin ! Pourtant, si vous désirez voir un pagne aussi fin qu'ailes de sauterelle ou de libellule, allez ailleurs ! Si vous venez aussi pour d'éphémères regrets d'amour, je préfère renoncer à vous avant que de vous avoir !

XLVIII.

Qu'ils s'en aillent, les jeunes hommes qui n'ont pas quat'sous; qu'elles s'en aillent, les jeunes femmes qui n'ont pas une moitié de natte ! Là-bas, au nord du village de mon père, seul un

pied de citrouille pousse sur de la terre rouge ! Je jetterais avec dédain une 144e partie de piastre, que jusqu'à la future belle-mère suivra Celle-qui-désire !

XLIX.

Le jeudi est à Celui-qui-a-de-la-fortune, le vendredi à Celui-qui-a-une-amoureuse. Apportez-moi du tabac à chiquer bien fort, que j'en fasse du pousse-aliments; apportez-moi de bien douces paroles, que j'en fasse la racine de ma vie. Advienne que pourra : si mon père et ma mère doivent mourir, il faudra me trouver l'amulette qui fait vivre; et si c'est moi et mon amoureuse qui devons nous séparer, que la terre et le ciel se joignent !

L.

Indigotier qui fleurit pour la deuxième fois, ambrevade qui fleurit pour la troisième : ramassez ce que vous avez répandu, reprenez ce que vous avez délaissé : trois fois vous avez changé, et trois fois n'avez guère trouvé mieux !

LI.

— Là, à l'ouest, il y a un arbre qui a de petites et jolies feuilles.

— Ce n'est pas l'arbre qui a de petites et jolies feuilles, mais c'est nous, ici, qui avons un joli petit amour.

LIII. — Par là, au Nord, se trouvent deux pierres...

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/francophone/items/show/3737?context=pdf

LII.

— Ces pierres, ces pierres, ces pierres qui sont au Village-qui-apparaît-dans-le-lointain : plus on les secoue et plus elles prennent pied; plus on les fait trembler et plus elles prennent racine ! La femme d'un autre, ô mon frère aîné, est comme l'arbre qui pousse au bord du ravin : plus on les secoue et plus fort ils prennent pied; plus on les fait trembler, et plus fort ils prennent racine !

— Prenez-la la nuit, prenez-la le soir ! Celui-là seul qui voudra la prendre pourra l'avoir !

LIII.

Par là, au nord, se trouvent deux pierres qui se ressemblent un peu : l'une est noire, l'autre blanche. Si je pince la blanche, j'ai honte de la noire; si je pince la noire, j'ai honte de la blanche; si je les pince toutes deux, l'une est amour, l'autre consolation.

LIV.

— Clair de lune dans le fossé, brillant jusque sur le village : quand j'ai marché sur un coin de son lambe, elle n'a pas répondu; quand je l'ai insultée, elle ne s'est pas retournée !

— Croyiez-vous que c'est parce que mon amour pour vous était à demi-éteint, et non parce que je vous plaignais de coucher seul !

LV.

— O mon frère aîné ! plantez donc du ricin, que la Sauterelle-verte y saute !

— Sachez donc que si la Sauterelle-Verte est belle et recherchée, moi je suis laid mais fier !

LVI.

Vous m'étonnez, vous m'étonnez, Homme-qui-n'a-pas-de-plants-de-riz ! Moi, repousse dédaignée, je suis devenue gerbe; moi, aînée de l'amour, je suis changée en cadette ! Faites toujours le fier, ayez toujours votre superbe; mais moi, si je n'étais réduite à la pire misère, je ne vous reviendrai plus !

LVII.

L'épouse est comme une feuille d'herbe : elle est sur pied mais facilement se flétrit. L'époux est comme une touffe d'algue qui pousse confinée sous l'eau et facilement se casse.

— Combien, jeune homme, avez-vous d'amantes ?

— Moi, ma parente, je n'ai guère d'amantes, car elles ne sont que sept mes amantes : la première est l'amante qui me taille les ongles; la deuxième est l'amante qui remplace dehors celle qui est chez nous dans la maison; la troisième est l'amante qui la remplace dans les cas pressés; la quatrième est l'amante qui me suit longuement des yeux quand je pars; la cinquième est l'amante qui vient à ma rencontre quand je rentre; la sixième est l'amante qui sustente ma vie à l'égal du riz; la

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/francophone/items/show/3737?context=pdf

septième est l'amante qui ne mêle pas sa crasse avec celle de la foule et qui, quand bien même il lui arrive de s'y confondre, sait toujours se distinguer.

LVIII.

— A-t-il enfin les ailes brisées, le Prince-libellule, à force de voler ? Est-elle enfin mariée, la Belle-naïve, après un long célibat ?

— La Belle-naïve n'est pas mariée après un long célibat. Ce n'est pas l'oiseau blanc qui marche en titubant que je méprise, ni le grand héron qui reste la bouche béante : je suis la Jeune-femme-qui-n'a-qu'une-parole, et je me garderai bien d'y ajouter du remords !

LIX.

— Ce qu'on voit, là-bas, au nord, est-ce pluie ou pied de brouillard ?

— Ce n'est ni pluie ni pied de brouillard, mais des larmes du fait d'une fille d'homme !

— Que je meure, ô toi que voilà ! Mon pied a heurté contre une petite pierre cachée, et mes larmes tombent, ici, sur la terre des autres !

LX.

— J'ai roulé une énorme pierre, vous n'avez pas bougé.

— Marchez à trois tout en vous dissimulant; ici, tandis qu'on se voit, vous feignez de ne pas aimer; là-bas, loin de nous, vos larmes vous arrivent jusqu'au cou !

LXI.

A sauté dans le feu, s'est brisé dans les cendres : innombrables sont les jeunes et les belles, et c'est celle qui a une oreille coupée qui va bouder ?

LXII.

— Montant sur la terre aux fumiers, elle a l'air d'une fille de dieu; montant sur la terre blanche, elle a l'air d'une fille de blancs.

— Quart de piastre suppliant, tiers de piastre capricieux : est-ce l'argent qui manque, jeune homme, qui vous empêche de vous unir à moi ?

LXIII.

Pareille à d'immenses élévations bien irriguées est la reine Rabodo; pareille à de vastes vallées bien travaillées est l'Imerina que couve le ciel. Ni l'une ni l'autre n'avait appelé, et le marché de vendredi était quand même plein, comme au Village-des-limaces des torches étaient levées !

Pourquoi, jeune homme, m'avez-vous parlé de deux nattes cousues remplies de quarts de piastres ? d'une petite mesure de riz pleine de quat'sous ? alors qu'en vérité vous aviez une grande mesure de paroles méchantes ?

LXIV.

Ces eaux, ces eaux, ces eaux du Village-sacré, le Fossé-coupé attendra en vain leur venue ! Enfants d'oiseaux allant par groupes sont les poussins; enfants d'oiseaux qui chantent sont

les pintades : ne me parlez pas d'amours illusoires, jeune homme, de peur que je ne vous parle d'amours mesurant un doigt et que ne disiez : «Reprenez-moi, ô parents qui n'avez rien fait !».

LXV.

Est [-ce] une natte en paille de jonc et qui va tôt vieillir à la base ? alors donnez-m'en une en écorce de bois tressée !

Si c'en est une en écorce de bois tressée et qui va tôt me blesser la main, alors donnez-m'en une en herbes aquatiques !

Si c'en est une en herbes aquatiques et qui apparaîtra si souple aux yeux mais qui me fera intérieurement souffrir, oh ! mais alors nous préférons plutôt ne rien avoir !

J.-J. Rabearivelo.